

Juan et Firmina (suite)

Juan le suivit des yeux. Cette année, pensa-t-il, le village n'aurait pas son Judas. Il serait épargné au bélier la longue attente de la fête, attaché par la longe sans boire ni manger, une nuit et un jour durant, au pilier de la fontaine. Il lui serait épargné les jets de pierre qu'adultes et enfants ne manquaient pas de lui lancer et les coups de badine sur ses flancs quand il troublait par ses arrêts intempestifs le bon déroulement du défilé des Rois Mages. Cette année, on le mettrait certainement à mort, mais après. Le temps que l'on s'aperçoive enfin au village de l'absence de Firmina. Juan vit sans réellement y arrêter son regard le torchis blanc éclaboussé de rouge sombre, les cornes et la robe du bélier laquées de la même ombre, la terre obscurcie sous le corps de la femme, ses propres mains maculées dans la laiteur de la lune et sa poitrine nue, défoncée sous sa chemise en lambeaux. Il ne sentait rien et à peine le froid qui lui broyait le corps. Sa mémoire seule était douleur. Il ferma les yeux. Firmina... Depuis longtemps, elle avait cessé d'être sa femme pour devenir l'expression muette de toutes ses défaites.

Il imagina le village, là-bas, englouti sous les heures de la nuit vide, outrageusement maquillé de guirlandes et d'ampoules peintes à la main. Il sentit couler dans ses veines l'alcool et le mauvais vin qui remplissaient quotidiennement plus de verres qu'il n'y avait d'habitants au village. Il entendit les rires hauts perchés des femmes, ces mêmes femmes qu'il avait connu hier petites filles prometteuses et avait désiré siennes et dont seule aujourd'hui la voix témoignait encore d'une étincelle de vie tant les années, les grossesses répétées et « les pipas » qui comblaient l'ennui dans lequel elles se morfondaient, les avaient transformées en montagnes de chair gélatineuse déformée par les varices. Il entendit également le brouhaha des voix des hommes, ces mêmes hommes qui avaient été autrefois ses compagnons de jeux et d'ivrognerie avant que la Guerre d'Espagne ne convertisse ces fragiles liens d'amitié et de beuverie en haines tenaces. Il les entendit se disputer âprement comme toujours la seule paternité dont ils furent encore capables, celle des buts marqués par le Real Madrid ou le « Barca », tout en se grattant le sexe à pleines mains, ordonnant ainsi silence à leur prostate qui zippait d'une fermeture éclair gigantesque leur ventre rebondi.

Il savait que personne dans ce village où Firmina et lui avaient vécu pendant plus de soixante ans ne les regretteraient, sauf peut-être les bars dont ils avaient été ensemble ou l'un sans l'autre, toujours les meilleurs clients. Combien de temps mettraient-ils à s'apercevoir de leur absence ? Il paria pour une paire de semaines... Les faucons, les renards et les chiens sauvages auraient déjà bien entamé leurs cadavres...

Fichu village que le village de Firmina... Il n'avait jamais bien su comment on avait pu appeler Deleitosa cette impasse perdue, arrachée au désespoir des pierres, sans cesse pulvérisées par un soleil froid comme un silex et érodées par un vent à vous fendre l'âme en deux. Deleitosa, l'Enchanteur... Une terre de maquis, d'oliviers, de chênes-liège et d'eucalyptus... Une terre qui ne prenait pas plus qu'elle ne donnait. Une sécheresse désolée qui se résumait aux lignes confuses de nuages épousant des soulèvements de poussière. Le passé l'avait laissée sans blessure et le présent n'y marquait nulle empreinte, si ce n'est celle, orgueil de ce peuple sans fierté, des cochons gras et noirs sur l'ocre du sol. Les hommes lui étaient indifférents, étrangers. Ils y vivaient sans un rêve. Ils y mouraient sans un bruit. Seule, la centrale nucléaire bâtie à quelques kilomètres, avait réussi à rompre le mirage de son éternité. Le parpaing avait alors remplacé l'adobe, le lait en brick, les vaches, et l'ouvrier, le berger. Ils y allaient tous gagner, semaine après semaine, l'argent qu'ils dépenseraient samedi après dimanche dans les bars du village.

Juan les vit murmurer à mi-voix en se signant par peur de commettre un parjure, son nom et celui de Firmina, terrifiés qu'ils étaient par leurs noces barbares avec une mort qu'ils osaient à peine conter et encore moins imaginer. Ils ne la nommèrent pas non plus. Elle rompait trop avec l'habitude pour être admise simplement. Pour eux, elle était hérésie et les vouait à l'enfer, car ici, par habitude, on mourait discret. Chaque maison disposait d'une pièce sombre et aveugle dont l'humidité appelait sans rémission possible celle supposée du tombeau. Au mur, un crucifix qui étendait ses deux bras immenses au-dessus d'un inconfortable lit métallique. La lumière y était chiche et on ne l'allumait guère que pour honorer le médecin ou le curé. C'était là que les générations se mouraient l'une après l'autre, sans compassion ni tendresse, d'un abandon poli.

Il les vit également se presser à la porte de sa maison. Il entendait le frottement de leurs vêtements noirs contre leurs cuisses et leurs pieds maussades. Il entendait leurs voix qui voulaient voir, voyait leurs regards fureteurs se tendre de médisance et leurs coudes se donner d'une poussée de muettes approbations. Enfin, ils pouvaient visiter la maison de Juan et Firmina. Une relique!, mais aussi une honte pour le village. Elle était la dernière qui avait résisté à la modernité. Ses murs étaient d'adobe et son sol en terre battue. Il n'y avait ni l'eau courante ni l'électricité ni pièce où mourir honorablement. A vrai dire, il n'y avait rien de plus que le strict nécessaire. Une table, un lit, deux chaises, quelques bougies, un peu de linge et de la vaisselle en terre ou en fer émaillé, une photographie de leur mariage et une de la naissance de leur fils. Rien qui put satisfaire leur besoin avide de consommateurs progressistes.

Il s'imagina, massif et silencieux comme toujours, les accompagnant à son propre enterrement jusqu'au petit cimetière où l'on brûlait tous les 5 ans, les vieux cadavres pour faire de la place aux nouveaux. Pour la circonstance, il aurait revêtu son vieux manteau gris, aurait noué d'un gros nœud sous le cou son écharpe en laine, qui avait perdu toute couleur originelle tant elle était vieille. Il aurait mis l'unique chapeau qu'il possédait, devenu au fil des ans ridiculement trop petit pour sa tête. A son côté, Firmina, qui d'un bout à de l'autre de l'année, sans souci aucun des saisons, porterait sa sempiternelle jupe longue, son corsage noué au cou et son gilet de laine, tous de couleur noire et, lié en boule dans sa main, son immense mouchoir blanc avec lequel elle s'essuyait aussi bien le visage que le cul ou nettoyait les tables des bars, avant d'y appuyer ses deux coudes maigres.

A les voir marcher, l'un à côté de l'autre, lui si grand et corpulent, elle si frêle et petite, personne n'aurait su dire lequel prenait appui sur l'autre tant les années avait affiné leurs gestes d'un subtil mimétisme.

Juan regarda Firmina, ses mains noueuses, déformées par l'eau froide des lessives et les rhumatismes, ses mains qui ne caressaient jamais, ses mains qui lui donnaient les cartes à jouer pour les lui retirer tout aussitôt dans l'impatience d'un jeu dont elle réinventait, à chaque fois, les règles. Il regarda ses deux pieds tordus d'un angle bizarre qui retenaient par miracle ses pantoufles trouées et qui avaient ignoré autant le soleil qu'elles avaient connu la pluie, le vent et l'urine. Car Firmina pissait debout, là où elle se trouvait sans plus de se préoccuper du lieu. Il n'avait jamais réussi à lui faire mettre la paire de pantoufles neuves qu'il lui avait achetée, il y avait presque cinq ans. Têtue, Firmina espérait chaque jour que le courrier lui apporte celles promises par un fils qui ne venait jamais... Juan songea à sa petite fille, Lucia, morte à treize ans, le cerveau noyé d'alcool. Que pouvaient-ils comprendre ceux-là qui les suivaient ?

Il s'étonna une fois encore que le cimetière soit l'endroit le plus propre du village, le seul où il y eut des fleurs bien qu'il n'y eut pas de fleuriste au village. Il y venait souvent la nuit quand tout le monde dormait.

Deleitosa, la nuit... Le ciel y dessinait des franges maritimes, amarrant ainsi le village à ses ports étoilés qui marquaient son voyage immobile. Des villes au nom d'amante, roulant des hanches sous le vent, traçaient la géographie visible des rêves de Juan... Valparaiso, Macao, Frisco... Il aimait ces sonorités qui s'offraient à l'immensité de la nuit. Il aimait ces marins taciturnes qui buvaient leur solitude au même verre que lui, ces hommes qui n'étaient jamais ivres et désespéraient, bouteille après bouteille, de ne jamais l'être. Juan ne comptait plus les heures où ils avaient parlé d'une même voix à leur compagnon d'errance commun, l'alcool. L'alcool était un bon et fidèle compagnon. On pouvait s'y confier sans y craindre le ridicule ou la remontrance. Descendre à contre-courant le flot de la mémoire. Revivre les instants tels qu'ils étaient, même s'ils n'avaient jamais été ainsi. Juan avait toujours éprouvé la vie comme une apparence, une suite d'évènements qui ne le concernaient pas, qui s'enchaînaient à lui et malgré lui. A ce moment-là de la nuit, quand le silence croisait à fond de terre, il savait alors qu'il était autre et avait alors la certitude qu'il en avait toujours été ainsi. Cette vie faite de circonstances lui avait toujours été profondément étrangère. Certes, il pouvait en suivre précisément le déroulement, revivre chaque instant avec une exactitude effarante et y être pleinement l'acteur, mais il en restait toujours le spectateur. Il avait fait les choses, tel qu'un homme se doit de les faire. Il avait bataillé avec la terre l'obligeant à donner les fruits dont ils avaient besoin pour subsister. Il l'avait défendue les armes à la main aux côtés des Républicains. Il y avait dormi et il y avait aimé. Mais jamais il n'y avait vécu. La terre le lui avait refusé. Il l'avait compris alors qu'il était encore un enfant. Né pauvre, il épouserait une pauvre, ferait des enfants de pauvres, vivrait et mourrait pauvre. C'était sans issue... Il lui était resté la sauvagerie. De celle qui se vit sans dire mot. A treize ans, après avoir meulé des kilos et des kilos de grain, il avait appris, adossé au moulin, à boire tenace. Aujourd'hui, il pouvait boire plusieurs litres par jour sans être jamais ivre et jamais il n'avait fait le moindre effort pour y parvenir. L'ivresse n'était simplement jamais venue. Ce n'était pas lui qui buvait, mais l'alcool qui le buvait. Il avait appris ainsi le boire à Firmina. Elle, elle lui avait donné la désespérance. A vingt ans, elle était belle, blonde, fine et déjà veuve. La guerre civile lui avait pris le seul homme qu'elle n'ait jamais aimé, lui laissant pour tout amant, le noir. C'est ainsi qu'ils avaient uni leur sauvagerie.

Juan l'appela doucement... On ne les enterrerait sûrement pas ensemble. La mort rompait les liens, les annulait mais rien ne pourrait jamais rompre la mémoire de cette nuit. Là-haut, les marins valsaient. Ils comprenaient. Le bélier, la nuit complice, le silence ami, la terre enfin réconciliée.

Son bélier... Ils étaient aussi forts l'un que l'autre, aussi fous, aussi taciturnes, seuls et solitaires. D'habitude, à l'époque du rut, il l'enfermait dans la bergerie. Firmina et lui avaient depuis longtemps bu toutes les brebis du troupeau. Mais cette nuit de Noël, il avait été le chercher à l'attache, près du cimetière. Le bélier avait cherché sous ses doigts rudes, la caresse. Firmina l'avait regardé sans dire mot, puis avait pris la main de Juan pour la première fois depuis bien des années. Ils étaient ensuite remontés tous les trois ensemble à la bergerie. Tournant le dos au village, dans la nuit glaçante. Des cochons avaient grogné à leur passage, des chiens avaient aboyé. Firmina lui avait serré la main plus fort, tenant de l'autre un cabas rempli de bouteilles de vin qui tintinnabulaient l'une contre l'autre. Ils avaient ainsi parcouru silencieusement les quelques cinq kilomètres qui les séparaient de la vieille bergerie. Elle était

adossée à flanc de colline, ceinturée par un vague corral que la plaine poussiéreuse absorbait jusqu'à la ligne d'horizon.

Ils avaient bu à même le goulot sans se lâcher la main. Firmina avait dit : « J'ai froid ». Juan avait arraché ce qui restait du corral, avait été chercher les quelques ustensiles de bois qui traînaient dans la bergerie, un peu de bois sec et avait allumé un feu. Ils s'étaient assis l'un contre l'autre, sur l'auge de pierre, les mains tendues au-dessus de la flamme. Le bélier broutait ce qui restait de paille et d'herbe. Juan avait regardé Firmina. Les flammes sur son visage effaçaient d'un jeu d'ombre et de lumière les rides. Il l'avait trouvée belle, sa femme. Elle avait dit : « Et si on ne rentrait plus, on est si bien, on est si vieux, on est si seuls. » Elle avait parlé lentement et jamais elle n'avait dit autant de mots d'un seul coup depuis la mort de Lucia. « C'est la nuit de Noël, il sera d'accord. Bélier, ange ou démon, n'est-ce pas pareil ? -, avait-elle ajouté. Torééz, Juan, torééz, comme autrefois... »

Il s'était levé, les yeux pleins de larmes, l'avait serré contre lui, avait enlevé son chapeau, son écharpe et son manteau, avait bu une rasade de vin. Puis, il s'était agenouillé devant le bélier et sans mot dire, il avait prié. Pire que l'une de ces tristesses mornes qui suivait l'abattement alcoolique et à laquelle il était habitué, il avait ressenti cette tristesse si particulière qu'il éprouvait parfois au cours de ses nuits solitaires passées à la belle étoile. Une tristesse qui n'en finissait pas de monter, déchirant de douleur sa gorge en une propulsion violente et continuelle et qui allait en s'amplifiant, se jettant et se projetant vers le haut pour enfin hurler sans un bruit sa métaphore liquide. A nouveau, il se vidait de sa vie. Noir et blanc d'images. Il se tarissait de tous ses souvenirs. Le bélier râclait le sol, et sous son sabot naissait des volutes de poussière. Juan sortit son couteau et lui lacéra le flanc.

Elle se leva. Son ombre était sans ombre. Il fallait qu'elle se dépêche. Non que son temps lui fût compté, bien au contraire... Mais il lui fallait arriver avant que tout fût fini. Elle traversa une plaine soufrée où foisonnaient les oliviers. Les éclats de soleil qui investissaient peu à peu le corps des cueilleuses, ployaient leurs mains d'un soupir de fatigue et de détente, et les renversaient aux creux de leurs reins. Elle pouvait lire la terre, le jour comme la nuit. Sur cette plaine-là, elle savait la douleur des femmes terrassées par la canicule, les ongles arrachés à tant griffer le sol pour y ramasser les olives que les hommes gaulaient d'un mouvement régulier qui leur déchirait le dos et les bras. Elle sentit le sang chaud et âcre gicler dans sa bouche. Qu'il fut d'homme ou d'animal, il avait toujours ce même arrière-goût de fer et de désespérance. Elle se hâta... Qu'il l'attende. Pourvu qu'il attende.

Firmina battit des mains, encouragea d'un même cri, son homme et le bélier. La place était cerclée de rouge, ce rouge né de la lumière de midi quand les ombres dissoutes y tremblent comme des songes. Le sang tiède gicla du flanc du bélier et se perdit dans sa robe tachée d'urine. La douleur se ficha dans ses muscles. La nuit glissa sur le visage laiteux de l'homme. Elle le vit de loin, noirci des ombres du feu. Sa voix se confondit avec la plainte sourde de l'animal. Elle sentit peser sur elle le regard de l'homme. Ses yeux n'étaient plus que défi. La tête noire et luisante de l'animal se souleva brusquement éclaboussant de sang et de sueur le torse de nu de l'homme. La foule hurla. Juan roula ses cheveux en boule sur sa nuque. Et de ce signe qui marquait son sacerdoce, Firmina sut qu'il allait mourir; Juan agita lentement sa chemise, modulant le son de sa voix sur les mouvements de sa muleta improvisée.

- « Taureau, taureau... »

Il savait qu'un taureau percevait le danger seulement dans ce qui bouge. Les pierres, les arbres, les montagnes... Le danger ne venait jamais de ce qui était statique. C'est la première chose qu'il avait apprise de son père bien avant de savoir marcher.

Elle sentit ses muscles rouler sur eux-mêmes. Cinq cent kilos de chair en furie. Elle songea que pour les hommes de l'Ouest, le noir était la couleur de la mort et du mal. Elle sourit... Comment pouvaient-ils avoir peur de ce qui n'existe pas ?! On peut imaginer ce qui n'est pas. Mais on ne peut lutter contre ce qui n'existe pas. Et le mal n'existe pas, pas plus que n'existent l'obscurité ou le noir. Ils pouvaient seulement l'inventer à travers les mots et les rites. Et la fête des taureaux en était un, répondant à d'autres plus mystérieux qui n'avaient pas survécu à l'usure du temps. De celui-ci, il ne restait guère plus que les cris d'une foule enthousiasmée par les dérobades pathétiques de bêtes dont la musculature était sculptée par les hormones. Où était le taureau de Minos, né du bon vouloir de Poséidon, dieu de la mer ?, ce taureau qui échappant au sacrifice était devenu l'amant de Parsiphaé, l'épouse de Minos. N'avait-elle pas elle-même fait partie de ces jeunes filles que l'on jetait en pâture, chaque neuf ans, au Minotaure, enfant de Parsiphae et du Taureau... Et que restait-il du taureau de Lidia élevé jalousement pendant cinq ans pour le sacrifice ultime des noces de l'homme et de l'animal ? Rien, guère plus que les ratures de cet homme ivre toréant un bélier...

Juan se souvint des lumières de l'après-midi qui tombaient sur la place, des ombres de l'homme et du taureau figurant sur le sol poudré le bal de la vie et de la mort. Combien de fois était-il descendu dans le cercle sacré ? Combien de fois avait-il joui de cette fête solaire ? Elle commençait au printemps, quand le jour s'impose à la nuit pour atteindre son apogée en été. Le taureau était alors la vérité de la fête. Sans lui, elle n'avait aucune raison d'être. Mais il n'avait jamais pu s'empêcher d'admirer aussi le torero. Il était la lumière et le taureau était l'ombre. Il était femme avec ses bas, ses chaussures fines, son habit qui révélait son intimité sexuée, cambrant ses reins de désir. Il était la vie et la mort au moment de donner l'estocade suprême quand s'unissaient les forces de l'homme et de la bête en un sacrifice mutuel. Combien de fois avait-il ressenti la douleur voluptueuse du vaincu, quand de ses oreilles et de sa queue, il rendait hommage au vainqueur et scellait de son offrande, le mystère de la fête ? Il sentait encore le souffle des taureaux qu'il avait poursuivi de son rêve, dans les rues de son village. Son cœur battait à tout rompre. Aujourd'hui, comme hier dans l'arène, il était le centre. Et s'il voulait vaincre, il devait le rester. Nulle ténèbre ne devait l'envahir. Il avança sa muleta improvisée de la main droite. La bête fonça. Il recula d'un pas en arrière sa jambe droite. Firmina se leva en titubant, agita les bras, tournoya sur elle-même en hurlant : « Olé! ».

Eurydice de malheur... Elle avait été de ces femmes posées par hasard dans la vie d'un homme. Pire qu'une prison, un châtement cruel égrenant les jours comme un rosaire d'amertume. Mais n'était-elle pas elle-même victime, avant même sa naissance ? La vie lui avait été âpre et rude. De son ventre aride, était né le désert et l'oubli. Elle ressemblait tant à la fillette quand elle riait et elle pleurait tellement sans larmes en regardant ses pantoufles. Elle était si frêle, si petite, si noire...